

Christophe Charles

Aux premières heures de la rencontre... Les conditions pour l'instauration du transfert : pas sans un dire de l'analyste * ?

Si le transfert « c'est de l'amour », ce n'est pas l'amour contingent qui transporte les amoureux. Il doit y avoir une élaboration et des remaniements subjectifs pour que la relation entre analysant et analyste puisse s'établir durablement. C'est un amour qui s'adresse au savoir, au savoir supposé à l'autre, supposé au déchiffrement de l'énigme des manifestations de l'inconscient. Pas de relation duelle donc, mais plutôt présence d'un lieu tiers, où le savoir peut s'interroger. L'enjeu alors est que l'analysant puisse mettre en place et faire fonctionner cette supposition de savoir adressée à l'autre et qu'il y croie. Qu'il croie à l'inconscient, qu'il s'y abonne.

« Y croire » est la condition minimale requise à l'entrée, pour que la supposition puisse être opérante. Cette condition de départ est-elle de la seule responsabilité de l'analysant ? Y a-t-il une contingence de la rencontre ? Peut-on faire une analyse avec n'importe quel quidam analyste ? Croire en n'importe qui ? S'il est parfois possible de repérer certains éléments signifiants qui peuvent favoriser, voire décider de la rencontre avec un analyste (un nom, une adresse, un élément de son histoire qu'on connaît...), cela suffit-il pour que le dispositif se mette en place et soit opérant ? Il semble bien que non. Pour que la tâche analysante puisse se faire, il faudra un peu y mettre du sien, mettre la gomme comme dit Lacan. Mais est-ce du côté d'un « faire », d'une technique ?

Lacan, dans la leçon du 10 janvier 1968 ¹, nous dit que l'acte d'entrée en analyse n'est pas du côté de l'analysant, mais *du côté de l'analyste*, qui pose l'inconscient et se prête à supporter la position du sujet supposé savoir.

Poser l'inconscient et supporter la supposition de savoir permet que le discours analytique puisse être mis en fonction. Le transfert opère sur la possibilité de changer de discours. Les rotations progressives, de quart de tour en quart de tour, délogent le patient d'un discours qui est du côté du

maître ou de l'universitaire – discours médical, scientisme de la « pleine conscience », psychothérapie cognitiviste –, pour obtenir un premier pas, pour qu'il s'hystérise et s'éprouve comme sujet divisé, condition nécessaire pour qu'il puisse y avoir ensuite de l'analyse. La plainte initiale, mauvais arrangement de l'Autre, devient symptôme à déchiffrer, la jouissance dont le sujet est affecté et concerné.

Y mettre la gomme évoque le désir de l'analyste qui vise à ce déplacement d'un discours à l'autre, ces changements de place et ces remaniements subjectifs qui concernent le savoir, la jouissance et la production d'un plus-de-jouir.

Dans le compte-rendu de son séminaire sur l'acte psychanalytique, Lacan écrit que dans son acte le sujet n'y est pas. Il ajoute que c'est « à ne pas penser qu'il opère ² ».

On a l'idée alors que ce qui va pouvoir être mobilisé pour le futur analysant, ce qui va le décoller de la plainte et l'inciter à entrer dans le dispositif analytique, c'est une rencontre avec un dire qui est du côté de l'analyste, un dire sans sujet, un réel qui n'est pas sans rapport avec le désir de l'analyste. Un dire aux commandes, une rencontre « insue », mais pas sans effet, qui oriente la cure à partir des effets de ce réel rencontré.

Il ne s'agit donc pas uniquement de lui faire confiance, à l'analyste, pour que ça marche, il faut une rencontre avec un dire qui ébranle suffisamment et durablement, qui fasse effraction dans les arrangements de jouissance symptomatiques du sujet.

Cette rencontre inédite touche à l'intime du sujet, à son assurance qu'il tient de son fantasme face au réel et à sa modalité propre de jouir de son symptôme, il me semble que c'est avec ça que démarre véritablement l'analyse.

Donc, dans ces conditions, peut-on faire une analyse avec n'importe quel analyste, fût-il des mieux formés ? Le dire d'un tel vaut-il tout autant que le dire d'un autre, concernant cet intime qui doit être mobilisé dans les premiers entretiens ?

Pour développer un peu cette question, je reprends la définition du symptôme dans *R.S.I.*, en 1975, qui est « la façon dont chacun jouit de l'inconscient en tant que l'inconscient le détermine ³ ». Lacan dit qu'« il y a cohérence, il y a consistance entre le symptôme et l'inconscient ⁴ » et précise que « symptôme et inconscient se bécotent ⁵ ».

Il me semble que, si on en reste à la conception du symptôme métaphore d'un désir refoulé, on peut pratiquer une psychothérapie analytique

sans avoir à trop rectifier la conception du symptôme, telle que rencontrée dans le discours courant. Il y a déjà certes un progrès à déconsidérer la plainte comme mauvais arrangement provenant de l'Autre, pour favoriser l'émergence du symptôme en tant que métaphore, indice d'un désir inconscient refoulé, cause de jouissance.

Par contre, avec la conception des années 1975, symptôme et inconscient sont constitués de la même pâte, et le symptôme est défini à partir de « la façon dont le sujet a de jouir de son inconscient ». L'enjeu est donc « la façon », c'est-à-dire le particulier de chacun, avec ses modalités de jouir symptomatiquement de l'inconscient. « Symptôme et inconscient se bécotent » évoque la jouissance des amants.

Le futur analysant arrive avec ça, mais il n'en sait rien bien sûr ! Par contre, l'analyste est censé en savoir un bout – comment ça se bécote pour lui et fait consistance, poids de réel et de jouissance singulière de son propre symptôme. Il en sait un bout, et c'est avec ça qu'il opère en tant qu'analyste dans son acte et son interprétation.


Dans les conférences et entretiens dans les universités nord-américaines, de novembre et décembre 1975, Lacan parle de l'interprétation comme ce qui peut agir sur la fixité du symptôme, permettant au sujet de lâcher un bout sur sa jouissance. Il parle d'« émouvoir » l'inconscient pour « apprivoiser » le symptôme ; il faut, dit-il, *faire circularité* entre le symptôme et l'inconscient, donner plein exercice à ce que l'interprétation peut supporter, encourager, l'équivoque, seule arme contre le symptôme.


« Le sonore du dit de l'interprétation doit consonner avec ce qu'il en est de l'inconscient ⁶. » Faire consonner, émouvoir, faire circularité, autant de signifiants qui indiquent « la façon » dont ça se bécote pour l'analyste, à sa façon qui est un dire du désir de l'analyste.


Mon idée est que l'analysant a à faire avec ça d'emblée, condition nécessaire pour la mise en place du dispositif analytique. L'interprétation initiale de l'analyste, qui est à l'origine de tout le processus ultérieur, doit toucher à un réel qui a à voir avec ce qui se bécote pour l'analysant entre symptôme et inconscient.


Pourra-t-il, bien des années plus tard, une fois l'aventure terminée, témoigner de ces premiers instants, de cette rencontre avec un réel de l'analyste, du côté d'un acte qui a décidé fondamentalement de la suite ? Témoigner de la façon dont ça a pu se bécoter pour lui, et de la façon dont l'analyste a pu être institué par lui comme symptôme et avec lequel il a pu jouer sa partie ?

Mots-clés : premiers entretiens, transfert, dire de l'analyste, symptôme, jouir de son inconscient.


*  Intervention au séminaire EPFCL « Transferts », à Paris le 6 décembre 2018.


1.  J. Lacan, *L'Acte analytique*, séminaire inédit, leçon du 10 janvier 1968.

2.  J. Lacan, « L'acte analytique, compte-rendu du séminaire 1967-1968 », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 377.

3.  J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, leçon du 18 février 1975.

4.  *Ibid.*

5.  *Ibid.*, leçon du 21 janvier 1975.

6.  J. Lacan, « Conférences et entretiens dans les universités nord-américaines », novembre-décembre 1975, *Scilicet*, n° 6-7, Paris, Seuil, 1976, p. 5-63. Voir particulièrement celle du 1^{er} décembre 1975.